

# Télérama + Sortir

MERcredi 17 NOVEMBRE 2021  
HEBDOMADAIRE N° 3 506  
CPA N° 021 050934  
N° 3749  
DU 20 AU 26 NOVEMBRE 2021

EDITION ABONNÉS  
NE PEUT ÊTRE VENDU

## ANNIE ERNAUX

« être une femme  
n'a jamais cessé  
de m'intéresser »

SON ROMAN  
« L'ÉVÈNEMENT »  
ADAPTÉ  
AU CINÉMA

**1940**

Naissance  
le 1<sup>er</sup> septembre.

**1971**

Agrégation  
de lettres  
modernes.

**1974**

*Les Armoires  
vides.*

**1983**

*La Place*, prix  
Renaudot 1984.

**2008**

*Les Années.*

**2021**

Prix Prince-Pierre-  
de-Monaco  
pour l'ensemble  
de son œuvre.



*Du combat pour l'avortement à l'après-MeToo, l'écriture pour dire ce qu'être une femme veut dire... À 81 ans, l'écrivaine reste révoltée. Son roman L'Événement est adapté au cinéma.*

# Annie Ernaux

Propos recueillis par  
Nathalie Crom et Marie Sauvion  
Portrait Patrick Swirc pour *Télérama*

À plusieurs reprises, un grand matou blanc et roux, « moins futé que sa sœur », assure Annie Ernaux en riant, tente d'interrompre la conversation de ses miaulements. N'en déplaît au chat râleur, l'heure est plutôt au Lion d'or. La semaine prochaine, en effet, sort *L'Événement*, le deuxième long métrage d'Audrey Diwan, revenu vainqueur de la Mostra de Venise. Adapté du terrible récit autobiographique publié par l'écrivaine en 2000, le film replonge avec style dans cette France de 1963 où l'avortement, illégal, n'en existait pas moins sous sa version clandestine, cruelle et potentiellement fatale. Au même titre que la question sociale, « *la mémoire des femmes* », selon ses mots, charpente l'œuvre d'Annie Ernaux, 81 ans. Une œuvre majeure, dont la recherche formelle toujours recommencée a ouvert une voie inédite en littérature, sa seule ambition. On la rencontre dans la maison de Cergy qu'elle habite depuis 1977 et où s'invite, ce jour-là, un éblouissant soleil d'automne, propice à une promenade lumineuse au fil de sa pensée.

#### C'est toujours ici que vous écrivez ?

Je ne peux pas écrire ailleurs. J'ai besoin de silence, de solitude, et d'un environnement qui est le mien. Qui forme une sorte de coque, de matrice, qui m'évite d'être attirée par le dehors, si beau soit-il. J'écris dans mon bureau, au nord, avec vue sur les arbres du jardin.

#### Respectez-vous une certaine discipline d'écriture ?

J'aimerais, mais je ne peux pas. Disons que je suis plutôt du matin, et maintenant, en général, ça s'arrête au début de l'après-midi. Cela dit, il suffit que je sache que j'ai un rendez-vous pour ne rien faire de la journée ! Je suis comme ça. Ça me stresse de devoir parler, ça a tellement peu à voir avec l'écriture. L'écriture, c'est une accumulation d'émotions, de notes, de réflexions dont on ne peut pas parler véritablement, car, même une fois que le livre est fait, je me demande comment il est fait, comment j'ai pu arriver à le faire.

**« Quand j'écris, c'est toute une exploration non pas de quelque chose qui reste enfoui, mais qui reste à démêler. Écrire, c'est vouloir comprendre. »**

Après *Passion simple*, de Danielle Arbid, et *J'ai aimé vivre là*, le documentaire de Régis Sauder, **L'Événement**, d'Audrey Diwan. Cette rentrée est un festival Annie Ernaux au cinéma !

C'est une pure coïncidence : les films ont été tous les trois envisagés au cours de la dernière décennie, à partir de 2011 pour *Passion simple*. Ensuite, il y a eu Audrey Diwan, puis Régis Sauder, avec qui j'ai été impliquée différemment : même s'il me fait lire et s'il fait lire aux habitants de Cergy des textes de moi, c'est son film d'un bout à l'autre dans la construction. Dans *L'Événement*, mon livre sert de trame. Et mon histoire. J'étais donc plus impliquée, plus inquiète, aussi. Mais je m'interdis d'imposer une vision. Pour *Passion simple* et *L'Événement*, j'ai d'abord rencontré les réalisatrices de manière informelle – vous remarquerez que ce sont deux femmes, ce n'est pas un hasard bien entendu. Elles m'ont fourni l'une et l'autre un scénario qui m'a permis très vite de voir ce qui était jouable et ce qui n'était pas du tout dans l'esprit de mon livre.

**L'Occupation avait déjà donné lieu à une adaptation, L'Autre, avec Dominique Blanc, en 2009. Être incarnée par Laetitia Dosch dans *Passion simple* et Anamaria Vartolomei dans *L'Événement* génère quelle émotion ?**

Laetitia Dosch est plus jeune que je ne l'étais, mais elle est extraordinaire dans la passion qu'elle montre par son visage, son corps, ses gestes. C'est évidemment très difficile de passer de la première personne du livre, c'est-à-dire de l'intériorité, à l'image. Je trouve ça très réussi. Par exemple, j'ai été touchée, à la fin de *Passion simple*, quand elle est chez un psy – évidemment, pour moi, il n'y a pas eu de psy, mais peu importe –, qu'elle lui parle de cette passion et qu'il lui demande : « *Et c'était bien ?* » Là, elle est formidable, elle répond juste « *Oh oui* », et tout est dit. Trente ans plus tard, je pourrais dire, moi aussi : oh oui.

**La crudité des mots et celle des images de cinéma, est-ce la même chose pour vous ? On voit dans *L'Événement* la douleur d'un curetage, le fœtus avorté...**

Il fallait qu'il y ait les images. Audrey Diwan me l'a dit dès le départ : « *Je veux qu'on voie tout ce que vous racontez.* » Le texte est cru, violent, mais là, c'est seulement l'image qui va montrer ce que c'était. La réussite du film est aussi que l'actrice a vraiment intériorisé le temps qui grandit dans son corps. Elle est formidable, elle a compris que tout passait par ce corps alors totalement chosifié. Quand elle apprend qu'elle est enceinte, le monde bascule, c'est la catastrophe absolue. Il faut se marier le plus vite possible ou alors chercher une solution. Et la société entière ne veut pas entendre parler de ça. Personne. C'est terrible, non pas parce qu'on peut être arrêtée par la police mais à cause de cette chape, le fait de ne pas pouvoir le dire et de devoir « se débrouiller », comme on disait. Et c'est quelque chose dont on a perdu, forcément et heureusement, la mémoire. La mémoire de tout ça m'appartient, avec peut-être les femmes qui ont dix ans de moins que moi : nous sommes les derniers témoins de cette période.

**Transmettre la mémoire des femmes, c'était votre propos avec *L'Événement* ?**

Pas seulement. J'ai commencé à l'écrire courant 1999, dans un moment de reflux du féminisme. Il n'y avait plus de lutte. La loi pour la parité occupait tout le monde, et moi, ça me »

» paraissait nécessaire, bien sûr, mais tellement peu. Dans mon journal d'écriture publié il y a dix ans, *L'Atelier noir*, je constate que le besoin d'écrire sur cet avortement était présent dès 1982. Ce fait sert d'ailleurs de cadre à mon tout premier livre, *Les Armoires vides*, paru en 1974 : j'y fais en quelque sorte d'une pierre deux coups, en parlant de la déchirure sociale et de l'avortement clandestin et, à travers cet avortement, des souvenirs de l'enfance, de l'école, etc. Mais je savais qu'il y avait beaucoup plus à dire. Je voulais savoir ce que j'avais traversé. Quand j'écris, c'est toute une exploration non pas de quelque chose qui reste enfoui, mais qui reste à démêler. Écrire, c'est vouloir comprendre. Et, en même temps, sauver. J'ai fini par succomber à ce besoin, en laissant de côté *Les Années*, que j'avais commencé en 1998. En écrivant *L'Événement*, j'avais l'impression d'être à contre-courant de la société, du féminisme, de tout. Car cette question était considérée comme réglée, il y avait l'IVG. Et ce qui me scandalisait, c'était le silence autour de l'IVG. Pas une femme ne disait : « Moi, j'en ai fait une. » Même maintenant, cela reste tabou. Moi, ça n'a jamais cessé de m'intéresser, le fait d'être une femme. Peut-être parce que je suis fille unique, parce que je n'ai eu le droit de jouer qu'avec des petites filles et que les garçons ont été mon continent noir. Et que le choc a été brutal, violent... Ce que j'ai raconté dans *Mémoire de fille*.

**Mémoire de fille, où vous racontez une agression sexuelle subie à 18 ans, est le dernier livre que vous avez publié, en 2016. On peut y voir pourtant la source de votre écriture...**

Oui, cette agression a compté énormément. Il ne faut pas négliger les conséquences du fait d'avoir été amoureuse de celui qui m'a agressée. J'ai toujours du mal à employer le mot « viol ». Je veux bien m'en saisir aujourd'hui, mais ce ne sera jamais avec la même force que les filles de maintenant. J'appartiens à une époque où il s'agit d'une fille qui se laisse faire, et puis c'est tout. L'homme propose, la femme dispose, disait-on, et peu importait que la proposition soit violente, et qu'en fait l'homme impose. Ensuite, il y a eu la boulimie, l'anorexie... Plus rien ne comptait, j'étais vraiment hors de mes clous. Socialement, mon destin, c'était institutrice. Je me disais que mes parents ne pourraient jamais payer de longues études de lettres. Mais je suis allée en Angleterre et, dans cette espèce de latence, a surgi le désir d'écrire. Loin des parents, loin de mon pays, de mes habitudes, un déclic.

**Mémoire de fille est aussi l'histoire d'une vocation d'écrivain ?**

Je ne vois pas d'autre signe avant... Bien sûr, j'avais écrit des poèmes, je tenais un journal intime, mais écrire un livre, c'est différent. C'est se placer dans le collectif, dans la société, et vouloir y intervenir. Et je voulais aussi révolutionner la forme. Cette obsession de la forme, je l'ai vraiment ressentie très jeune.

**Dix ans s'écoulent, pourtant, entre ce désir d'écrire et votre premier livre, *Les Armoires vides*...**

J'ai été rattrapée par la condition féminine... et révoltée par elle. L'avortement clandestin se produit lorsque je suis étudiante en lettres. Puis sont venus le mariage et deux enfants. Et donc tout ce qu'à l'époque on n'appelait pas encore la charge mentale, mais qui était bel et bien ça. Je n'étais pas assez amoureuse pour ne pas voir à quel point le destin



Pour son adaptation de *L'Événement*, Audrey Diwan a reçu un Lion d'or à la Mostra de Venise. Avec Anamaria Vartolomei.

féminin était lourd de ces tâches imposées, que je ne soupçonnais pas car, à l'adolescence, ma mère me les avait épargnées. Je n'ai jamais pris mon parti de devoir, parce que j'étais une femme, faire la cuisine, débarrasser la table, porter le linge à la laverie... Cela suscite en vous de la colère, un sentiment d'injustice. Je pensais souvent que je m'étais trompée de destin, de vie, mais en même temps des liens se créent, que je mettrais beaucoup de temps à dénouer. L'idée d'écrire, je l'avais mise en sommeil, jusqu'à ce qu'elle revienne quand j'ai été reçue à l'agrégation, au début des années 1970. J'ai dit alors autour de moi que j'allais préparer une thèse mais en réalité, en cachette j'écrivais.

**Pourquoi vous cachez-vous ? Ne sentiez-vous pas légitime de consacrer du temps à l'écriture ?**

Bien sûr... et je n'étais pas sûre de moi non plus, de la voix qui devait porter le livre. J'hésitais. J'ai commencé par adopter une voix plutôt neutre, mais ça ne marchait pas. Cette voix n'est plus du tout là, à l'arrivée, remplacée par la voix violente qui est la mienne dans le livre. À cette époque, je faisais partie du Mouvement pour la liberté de l'avortement et de la contraception (Mlac). Je participais à des réunions, j'ai accompagné une femme se faire avorter à Grenoble, par la méthode de Karman <sup>1</sup>, encore interdite. C'est pour cela que mon avortement est déjà présent dans ce premier livre, en flash-back. Mais ce que je voulais raconter alors, c'est comment je m'étais séparée culturellement de mes parents, une séparation douloureuse, difficile, inavouable. Et le livre sera d'ailleurs salué comme disant quelque chose qui n'avait jamais été dit en littérature. Voilà comment commence l'histoire de mon écriture, qui n'est pas terminée. »

**« Vous remarquerez que les réalisatrices de *Passion simple* et de *L'Événement* sont deux femmes, ce n'est pas un hasard, bien entendu. »**

**Vous êtes-vous déjà dit, en écrivant :  
voilà, c'est mon dernier livre ?**

Je pense toujours que c'est le dernier. Qu'est-ce qui me prouve le contraire ? Tout peut arriver. Peut-être est-ce le fait d'avoir eu toujours une santé très fragile, d'avoir failli mourir du tétanos à 5 ans et dû subir, adulte, de multiples interventions chirurgicales, qui fait que je pense ainsi. Après tout, ma grand-mère et ma mère sont mortes à 80 ans, j'en ai 81... Ce n'est pas impactant quand j'écris, mais je l'ai quand même toujours en tête. Par ailleurs, je suis tentée par le désir de profiter d'une façon pure de la vie. Parce que l'écriture est si exigeante. Je lui ai sacrifié énormément, mais je n'aurais pas pu faire autrement, je le sais. Et envisager la vie comme une valeur pure, je ne suis pas sûre d'en être capable.

**Le journal intime, tenu depuis l'adolescence,  
est-il un besoin ou une sorte de mémoire extérieure,  
vers laquelle vous reporter ?**

Il permet effectivement de fixer les choses. Par exemple, dans *Les Années*, je me suis servie de mon journal pour savoir ce que j'avais pensé quelques années auparavant. Mon journal comporte aussi beaucoup de notes sur ce qui arrive autour de moi. Mais il n'est pas question de le publier, ce sera pour après ma mort : le témoignage d'une femme qui aura vécu la plus grande partie de sa vie au XX<sup>e</sup> siècle et une petite partie dans le XXI<sup>e</sup>.

**Vingt et une années déjà – et quelles années !**

C'est vrai qu'entre le XX<sup>e</sup> et le XXI<sup>e</sup> siècles, la coupure est totale. Les marqueurs de ce basculement sont nombreux. Concernant la France, il y a évidemment les attentats terroristes, qui, à mes yeux, ne peuvent être dissociés de la situation faite aux immigrés arrivés après la décolonisation, au lendemain de cette guerre d'Algérie qui a été mise sous le tapis et oubliée à une vitesse folle. Me frappent aussi, politiquement, la disparition de la gauche et la façon dont l'extrême droite et la droite dure dominant le paysage politique français, voire européen. Dans les années 1980, on se posait la question «*Doit-on inviter Jean-Marie Le Pen à la télévision ?*», et maintenant on a Zemmour et Le Pen. Je suis très mécontente, très en colère d'assister à tout cela.

**L'effervescence du féminisme vous reconforte-t-elle ?**

J'ai accompagné ma mère voter en 1945. Je me souviens encore de l'isoloir, que je confondais avec le confessionnal, où elle allait aussi... Le féminisme des années 1970 était divers, multiple, et ses slogans ont marqué les esprits : «*Notre corps est à nous*» ou «*Plus inconnue que le soldat inconnu, c'est sa femme*». Ensuite, il est devenu un féminisme d'État. Des lois sont passées, l'avortement a été remboursé, etc. Et puis il y a eu ce creux, que j'évoquais tout à l'heure. En même temps, je me souviens d'avoir acheté assez vite le livre de Judith Butler, *Trouble dans le genre*, quand il a été traduit, en 2005. On avait l'impression que ses réflexions autour de la question du genre étaient marginales, mais elles ont ouvert de nouvelles perspectives. L'intersectionnalité – le croisement des luttes – me semble une ouverture formidable, en opposition avec l'universalisme qu'incarne Élisabeth Badinter. Qu'y a-t-il de semblable entre une femme comme elle et une femme qui va faire des ménages ? Le social, ça compte. La couleur de peau, ça compte. D'accord, nous sommes toutes des femmes, mais de conditions

**« La nouveauté du féminisme  
d'aujourd'hui, c'est qu'il  
demande des comptes aux  
hommes. Il leur demande  
de changer. »**

si différentes. La nouveauté du féminisme d'aujourd'hui, c'est qu'il demande des comptes aux hommes. Il leur demande de changer. L'écrivain Laurent Mauvignier, dans une interview qu'il a donnée à *Télérama* l'an dernier, expliquait qu'il était pour le féminisme parce que cela rendait les hommes moins cons. J'ai trouvé ça très juste. Ce que ni *Le Deuxième Sexe* (1949), de Simone de Beauvoir, ni les militantes des années 1970 n'avaient réussi à faire, les femmes et les filles de maintenant l'exigent. Ma petite-fille a 18 ans, nous nous sommes beaucoup vues au cours des deux derniers étés, et j'ai constaté sa colère, sa détermination. Elle a l'âge que j'avais au moment où se déroule *Mémoire de fille*, mais ça n'a plus rien à voir. Je trouve ça très joyeux.

**La teneur sexiste des critiques qui ont accompagné  
longtemps la parution de vos livres est-elle encore  
pensable ?**

Non. Le changement est intervenu lors de la parution des *Années*, en 2008. Quoique, quelques années plus tard, lorsqu'est sorti *Regarde les lumières, mon amour*, un livre sur les hypermarchés, certains critiques s'en sont une nouvelle fois donné à cœur joie, manifestant une condescendance non plus sexiste cette fois, mais sociale – car on ne fait pas de la littérature avec les supermarchés. Comme si on n'en avait jamais complètement fini avec le mépris. Je crois d'ailleurs que les femmes qui écrivent continuent à avoir moins de visibilité que les hommes. C'est plus subtil qu'avant, mais dans l'inconscient collectif demeure la croyance qu'un écrivain, c'est un homme.

**À rebours de ce mépris, avez-vous craint par la suite  
de devenir une sorte d'icône, un classique vivant ?**

En tout cas ce statut nouveau me prend beaucoup de temps ! Cette histoire de Nobel, que j'aurais prétendument pu recevoir il y a quelques semaines, ç'a été très lourd, pendant des jours on ne m'a parlé que de ça. De la reconnaissance, j'en ai reçu beaucoup déjà. La reconnaissance, ce sont les gens qui me disent que mes livres leur ont été utiles, parce qu'ils s'y sont reconnus. L'essentiel, c'est que les livres durent et circulent, qu'ils se propagent dans la tête des gens et finissent par changer, aussi peu que ce soit, la manière de penser, les mentalités. Intervenir ainsi dans la société, et dans l'évolution de la littérature, demeure mon ambition ●  
1 Méthode par aspiration sûre et peu agressive, à l'inverse du curetage, pratiqué jusqu'alors.

**À VOIR**



**L'Événement,**  
film d'Audrey  
Diwan, en salles  
le 24 novembre.